



Les jeunes poussent !

Réseau MJC Toulouse / Contribution au débat sur le projet Action Jeunes « Réflexions sur l'œuvre de Edgar Morin et de François Dubet : l'avènement annoncé de l'individu dialogique comme figure du nouveau citoyen dans la société du 21^{ème} siècle » (2016)

La pédagogie de l'accompagnement telle que nous l'envisageons ne répond pas seulement à notre ambition éducative de guider et d'orienter l'action des jeunes, confrontés à leurs premiers choix d'engagement citoyen. Elle dessine plus largement le cadre dans lequel nous situons l'action citoyenne en général, dans une société moderne devenue complexe qui requiert de la part des individus une palette diversifiée de compétences sociales. Ce qui fait selon nous la richesse et l'intérêt de la pédagogie de l'accompagnement, c'est qu'elle intègre et valorise simultanément trois types de postures de l'individu au sein de la collectivité que la théorie sociologique a traditionnellement tendance à vouloir distinguer et mettre en concurrence :

- Celle d'un individu social, qui surfe sur la dynamique d'une (ou plusieurs) appartenances et identités collectives, qui s'appuie sur les ressources de multiples affiliations culturelles et qui suit la recommandation de Paolo Freire de « s'éduquer par l'intermédiaire du monde »
- Celle d'un individu rationnel, expert en gestion des ressources disponibles et doté d'une intelligence situationnelle, qui analyse le système et joue de ses incertitudes pour développer des stratégies (objectif/moyen, gain/perte, problème/solution, ...) au service de ses intérêts
- Celle d'un individu moral, désireux de s'affirmer comme sujet réflexif doté d'un sens critique et éthique, conscient d'une identité singulière qu'il entend faire valoir au sein de la collectivité, qui manifeste la volonté de s'affranchir des conditionnements qui entravent son autonomie de jugement et pèsent sur son libre-arbitre

Ce sont les compétences combinées de ces trois individus que la pédagogie de l'accompagnement entend promouvoir et développer, en postulant qu'elles ne forment qu'une dans la perspective du projet de société pour lequel militent les acteurs de l'Education Populaire. Elles définissent ensemble le type d'aptitude citoyenne que nous ambitionnons d'éduquer chez les jeunes, en même temps peut-être qu'elles dessinent la figure de l'individu contemporain telle qu'elle émerge des évolutions de la société et du « récit de la modernité ».

Une figure qualifiée de « *dialogique* » par le sociologue François Dubet (« Pour une conception dialogique de l'individu », EspaceTemps.net, 2005), qui revendique une filiation intellectuelle avec Edgar Morin auquel il emprunte un concept central de son œuvre. Le dialogisme chez l'auteur de « La Méthode » est une réponse au défi de la complexité du monde et à la nécessité d'une révolution de nos modes de pensée et d'appréhension du réel. « *Le terme de dialogique veut dire que deux principes sont unis sans que la dualité se perde dans cette unité* » (« Introduction à la pensée complexe », 1990). Le concept veut exprimer la fusion possible en une unité complexe (c'est-à-dire selon Edgar Morin à la fois concurrente et complémentaire) de plusieurs logiques différentes. Le terme de complexité est pris au sens de son étymologie « *complexus* » qui signifie « ce qui est tissé ensemble ».

La dialogique intègre l'idée de diversité et le postulat de différences qui se rencontrent et s'affrontent. Mais à l'inverse de la dialectique, elle ne recherche pas la cohérence à travers leur éradication ou leur abolition. Elle repose sur l'idée non pas d'une synthèse obligatoire mais d'une coopération possible dans un même système entre des logiques qui se distinguent, voire se contredisent. Elle est une explication centrale du processus démocratique, appréhendé par Edgar Morin comme un jeu dynamique qui permet la confrontation de logiques différentes dont la caractéristique première, avant toute idée d'opposition ou de contradiction, est qu'elles interagissent les unes sur les autres, s'échangent, se partagent et s'influencent. Un jeu dynamique et vertueux, qui « produit » de la complémentarité, génère entre les individus et les groupes des effets de collaboration et, au terme du processus engagé, participe à la construction d'un sens commun.

Pour François Dubet, l'avènement d'un individu dialogique est la réponse au défi de la modernité. La société contemporaine dans laquelle nous vivons, devenue globale et complexe sous l'effet de la mondialisation, nous oblige à re-questionner la place de l'individu dans la collectivité, et au-delà la façon dont s'articulent les dimensions individuelle et collective dans notre organisation sociale. « *Les individus modernes sont des sujets tenus de surmonter les épreuves de l'individualisation de la vie sociale* » qui est aujourd'hui à la fois « *une exigence morale et une obligation fonctionnelle* ». Jeunes ou adultes, ils n'ont d'autre choix que de devenir compétents dans l'art de « faire avec » les multiples injonctions, souvent dissonantes et contradictoires, de leur environnement et de développer un panel de compétences multi-cartes et interchangeables.

La force de l'individu dialogique est qu'il combine plusieurs logiques d'affirmation identitaire, lui permettant de développer de nouvelles fonctionnalités. Une force héritée selon François Dubet des multiples traditions sociologiques sur le thème de l'Acteur et du Système, auxquelles il emprunte ses références et ses matériaux. La première de ces traditions est celle de la sociologie classique, qui appréhende l'individu sous l'angle premier de sa détermination sociale : c'est l'intériorisation des normes, des modèles, des valeurs qui permet d'expliquer et de comprendre les choix de l'acteur dans le système. Chacun dans la société remplit les rôles qui lui sont assignés par l'éducation et sa culture d'appartenance. L'individu moderne émerge sous l'effet de deux évolutions majeures : la complexité croissante de la division du travail, « *qui appelle une capacité nouvelle d'adaptation et de maintien de l'unité de la personne face à la diversité des rôles qu'elle est appelée à jouer* » ; l'effet d'imprégnation des valeurs modernes universelles (l'Objectivité, l'Égalité, ...), « *qui introduit une distance réflexive et une autonomie entre l'individu et l'acteur social, ouvrant ainsi l'espace d'une subjectivité proprement personnelle* ». L'acteur se métamorphose dans un système régenté par les valeurs du « nomadisme » (mobilité, réversibilité, ...).

« *Aucun rôle n'est total et aucune personnalité n'y est parfaitement adéquate, et ceci pour des raisons fonctionnelles dans des sociétés modernes où le changement pèse autant que l'ordre, où les individus ne cessent de sauter d'un rôle vers un autre* ». Ainsi, les histoires scolaires, les choix d'orientation professionnelle, les répertoires de pratiques culturelles ne sont plus appréhendés comme la simple résultante de positions de classes mais comme le produit de mécanismes bien plus fins et complexes, sans être pour autant aléatoires. Les habitus qui déterminent les parcours individuels perdent de leur cohérence et de leur homogénéité, allant jusqu'à revêtir une forme proprement singulière qui met à mal le schéma traditionnel de la reproduction : « *Les individus cessent d'être des exemplaires et surgissent comme des cas* ».

C'est une illusion pourtant de croire que dans la société moderne l'acteur « prend » le pouvoir sur le système. Les jeunes générations ne sont pas moins que les anciennes soumises à un contrôle social, qui s'exerce différemment en s'individualisant et se « *subjectivisant* ». Les obligations que génère la collectivité sont perçues par l'individu comme des contraintes intimes, personnelles, librement acceptées et assumées : « *La contrainte sociale est devenue un habitus subjectif* ». De cette subjectivation naît l'individu moderne, qui veut s'appréhender en toute circonstance comme l'auteur de sa propre vie et appréhende en retour son environnement comme un paysage extérieur à lui-même, à l'image du « background » dans lequel évoluent les personnages de jeux vidéo. Le processus de socialisation l'a doté d'un programme sophistiqué d'auto-contrôle, une sorte de « boussole intérieure » qui lui permet de se mouvoir librement et efficacement dans la société complexe.

L'acteur moderne acquiert ainsi la capacité de s'adapter aux mouvements et secousses de son environnement en devenant un individu, mais un individu « inner directed » (dirigé de l'intérieur), défini par l'emprise quasi-totale de la société sur sa subjectivité. Dans le prolongement de la théorie de la reproduction de Bourdieu, il reste « *la cristallisation de dispositions précocement acquises, d'habitus vécus comme des évidences et comme des manifestations d'autonomie alors qu'elles sont étroitement corrélées aux conditions matérielles et sociales de leur engendrement* ». La société se définissant d'abord comme un système de domination, l'autonomie individuelle est en réalité une illusion puisqu'elle conduit l'individu à accepter en conscience la soumission à un ordre social : « *Ce qu'il croit décider librement est en réalité ce qu'il a été programmé pour décider* ».

Dans cette société, l'individu n'est jamais réellement autonome mais il est parfois projeté dans une exigence d'autonomie, quand il est soumis « à une dissonance de ses capitaux et de ses habitus ». Sa figure émerge dans des contextes de désorganisation sociale où il doit, comme une condition de sa survie, produire en compensation de la cohérence par une série d'ajustements personnels que le système ne peut plus lui garantir. Dans le jargon sociologique, « l'individu surgit des incongruences biographiques et statutaires ». Il se construit dans l'urgence et dans un bricolage de rôles, d'aspirations, d'identités qui se croisent et s'enchevêtrent. Un bricolage qui, selon Bourdieu (« Esquisse d'une théorie de la pratique », 1972), émerge davantage au registre de la crise et de la souffrance subie qu'à celui de la liberté conquise et de la pensée critique. Comme si l'individu ne pouvait exister pleinement qu'à la manière des héros romanesques qui ne deviennent des sujets que dans la mesure où ils rompent brutalement avec leur histoire et cessent d'incarner des personnages sociaux, « quand leurs destins programmés sont brisés par les désordres de l'histoire ». Progressivement, l'individu et le personnage se séparent, l'acteur entre en scène.

La seconde tradition sociologique à laquelle selon François Dubet se réfère pour construire la figure dialogique de l'individu est clairement réactive à la première. Elle procède du refus « de réduire l'acteur social au programme de sa socialisation » et au-delà du rejet d'une conception « intégrée » de la vie sociale dans laquelle la culture ou l'idéologie dominante se diffracte dans un ensemble de rôles structuré et homogène. Sous les effets de la mondialisation (extension continue du capitalisme et du marché, développement d'une culture de masse cosmopolite et diffusion planétaire de l'exigence d'égalité démocratique, affaiblissement des souverainetés politiques et déclin des formes institutionnelles de socialisation, ...) se disloquent les identités des Etats-nations traditionnels et sonne le glas de formes d'organisation sociale héritées du siècle des Lumières : « Nous vivons l'épuisement de l'idée de société conçue comme l'intégration d'une économie, d'une culture, d'une souveraineté politique ». En 1996 déjà, l'anthropologue indien Arjun Appadurai (« Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation ») décrivait un processus de globalisation qui, loin d'unifier les identités culturelles, en démultipliait au contraire les formes. L'identité des groupes aujourd'hui ne se réfère plus à un territoire mais à un « ethnoscapes », c'est-à-dire « un paysage identitaire dynamique fondé sur certaines images culturelles partagées » qu'internet et les nouvelles technologies renouvellent sans cesse.

Le principe de continuité entre l'acteur et le système, base de l'analyse sociologique classique, se trouve rompu. Ainsi par exemple, la classe sociale (illustrée dans les traditionnelles CSP des enquêteurs) n'apparaît plus comme une variable suffisante pour expliquer les représentations et les conduites des individus comme des groupes. Le sexe, l'âge, le niveau d'études, les appartenances et affiliations culturelles forment un ensemble de facteurs avec lesquels l'acteur moderne compose pour la construction d'une identité forcément aléatoire et sujette à fluctuation. On voit parallèlement se développer des analyses en termes de réseaux, qui s'intéressent moins à la position sociale des individus qu'à leur capital social, c'est-à-dire au nombre et à la fréquence des relations qu'ils peuvent mobiliser. Dans un monde flux et reflux permanents (argent, images, ...) circulant à l'échelle du globe, c'est la souplesse et la mobilité de l'acteur plus que tout autre facteur lié à son appartenance sociale qui déterminent sa trajectoire réelle dans la vie.

Parmi les héritiers de cette tradition sociologique, François Dubet cite en premier lieu le courant interactionniste (Simmel et Mead), quand il affirme que « l'ordre social est produit par les interactions individuelles plus que par des accomplissements de rôles programmés ». Il se fait également l'écho et l'interprète de conceptions de l'action en termes de choix rationnels et d'individualisme méthodologique, inspirée de la théorie économique classique. Pour cette école (Boudon, Crozier, ...), « le cœur de l'analyse sociologique est un individu rationnel agissant comme un stratège dans un contexte social défini en termes de concurrence et de ressources », prototype de l'homme oeconomicus moderne. Une sorte de « machine cognitive » dont l'action est d'abord inspirée par la recherche d'un intérêt personnel et guidée par des préoccupations d'ordre utilitariste. L'individu figure « l'atome d'une société conçue comme un effet de composition résultant de la multitude des stratégies individuelles ». L'analogie avec la « main invisible » d'Adam Smith, ayant le pouvoir de réguler le marché au service de l'intérêt collectif, est frappante. C'est là par exemple le principal fondement et marqueur de la sociologie des organisations (« L'acteur et le système », Michel Crozier et Erhard Friedberg, 1977) : celles-ci ne sont plus construites comme des agencements rationnels de rôles et de statuts « mais comme des espaces de jeux de pouvoir et d'influence produisant à terme l'organisation elle-même dans un flux continu de changements et de blocages ».

Il est intéressant de noter que ces deux conceptions et représentations distinctes de « l'individu en société » (appréhendé sous l'angle opposé de sa détermination sociale ou de son pouvoir d'agir) se rejoignent paradoxalement sur un point : toutes deux reposent sur un même principe d'association et d'imbrication (François Dubet parle d'une « théorie de l'emboîtement ») entre l'acteur et du système, qui revendiquent ensemble leur responsabilité première de l'état du monde et se disputent le rôle de la poule ou de l'œuf dans la comédie humaine. Rendus solidaires par la nécessité d'exister et réunis par un même lien de causalité inversé, chacun a besoin de l'autre pour faire valoir sa pertinence : « le sacre de l'individu » explique « le triomphe du marché »... ou réciproquement.

Une troisième voie pose au contraire un principe de séparation et de dissociation de l'acteur et du système. Elle repose sur une hypothèse alternative que synthétise François Dubet : soumis à une socialisation qui reste toujours imparfaite, l'individu moderne « *est toujours en mesure de s'opposer aux définitions sociales de son identité* ». Appréhendé comme un sujet capable de produire du sens, « *de construire son monde dans une distance et une tension continue avec la société* », il se définit prioritairement par sa réflexivité, « *par le fait qu'il n'est jamais totalement adéquat à ses rôles sociaux d'une part, à ses intérêts de l'autre* ». Il est un sujet parce qu'il n'est pas totalement socialisé, « *parce qu'il entend s'opposer aux deux autres façons d'être un individu* ». Il se construit en tant qu'individu libre et autonome « *en arrachant son autonomie aux contraintes sociales* ».

Dans cette nouvelle perspective, le marqueur le plus emblématique de l'individualisme moderne n'est pas tant l'accroissement de la division du travail, favorisée par le développement exponentiel de l'exigence de rationalisation dans notre société, que le processus de « *séparation et de dissociation continue entre le monde vécu et le système, entre la subjectivité et l'objectivité* ». A l'opposé des théories de l'emboîtement qui reposent sur un même principe d'intégration de l'acteur et du système, Alain Touraine (« *Un nouveau paradigme* », 2005) postule que « *la modernité est au contraire portée par une tension fondamentale entre l'individu autonome et un système conçu comme l'accomplissement de la rationalité* ». L'individu existe à travers sa volonté affichée de résister aux représentations qui sont faites de lui-même et aux divers contrôles sociaux qui le réduisent soit à ses rôles soit à ses intérêts. Profitant des opportunités qu'offre le marché en tant que système « ouvert » pour développer des stratégies personnelles, il fait sienne les injonctions d'un modèle culturel qui valorise à outrance l'individualisme moral et l'autonomie du sujet. Plus qu'aux symboles de ses appartenances identitaires, sa visibilité dans l'espace social tient à sa capacité à « tenir » durablement une posture de guerrier, « *prêt à combattre toutes les formes de domination qui font obstacle à son affirmation* ».

Individu social, individu stratège, individu éthique : faut-il choisir l'une de ces trois figures contre les deux autres ? Pour François Dubet, un choix est impossible. « *L'individu n'est en réalité que le sujet qui doit combiner ces diverses logiques, qui doit régler pratiquement le problème de leur articulation* ». Sa préoccupation en disant cela n'est pas de professer un éclectisme œcuménique et fédérateur mais simplement de tenir compte de la nature même des faits sociaux. « *Il faut accepter la thèse de l'autonomie, voire de la séparation, des trois grands récits de la modernité qui ont été associés jusqu'à se confondre* ». La globalisation qui caractérise la modernité désigne moins la formation d'un type de société unique qu'un ensemble de caractéristiques propres à la réalité sociale d'aujourd'hui : « *le déclin progressif des systèmes de contrôle et de socialisation* » d'une part, « *le développement des marchés* » d'autre part et enfin « *l'affirmation d'une autonomie du sujet* ». Chacune de ces logiques renvoie justement à l'une des trois conceptions de l'individu énoncées précédemment. L'individu réel évolue simultanément dans ces trois sphères, se construit et s'épanouit dans ces trois registres de l'action, qu'il n'a d'autre choix que d'articuler de façon cohérente. Parce que la société est et demeure un système d'intégration, il participe de l'individu social ; parce que la société est un ensemble de marchés qui requièrent des qualités de stratège, il est aussi un être rationnel ; parce que la société est aujourd'hui gouvernée par les valeurs de l'individualisme moral, il est enfin un sujet éthique.

Et c'est dans ce sens que l'individu moderne est selon François Dubet de nature dialogique. Son challenge au quotidien est de parvenir à combiner trois façons différentes d'être en relation avec le système :

1. Dans le système, comme une cristallisation singulière au cœur de la fourmilière humaine. « *L'individu surgit d'un changement d'échelle de l'analyse et se manifeste à travers la singularité d'une histoire et les dissonances d'une position* ». Entre crise, révolte et souffrance, il ne devient un sujet par un double mouvement d'élucidation et de dépassement du processus de socialisation qui l'a engendré.
2. Autour du système, comme l'atome autonome qui tourne à distance du noyau central. Fort de son statut de joueur dans le jeu social, il profite de sa position reculée pour analyser toutes les caractéristiques de son environnement et exercer sa faculté de choix. « *L'individu est déjà là, tout armé d'une raison qui lui permet, en fonction des contextes et des ressources de son existence, d'agir de manière autonome* ».
3. Face au système, en manifestant la volonté de s'arracher à lui, de se libérer des conditionnements qu'il génère et de s'engager dans un processus à long terme d'auto-construction permanente. « *L'individu se définit par sa capacité de se produire lui-même comme sujet dans une sorte de travail continu sur lui-même* ».

Pour illustrer son propos, François Dubet prend l'exemple des lycéens, que l'on pourrait facilement étendre à un public adolescent en général. Bien que les modèles traditionnels de l'élève « héritier » ou « boursier » soient aujourd'hui brouillés avec la massification scolaire et la multiplication des filières, les jeunes « *sont très largement des individus singuliers qui restent définis par la cristallisation d'héritages et de capitaux plus ou moins cohérents* ». Mais ces mêmes jeunes sont aussi des individus positionnés sur un « *marché scolaire* » dans lequel ils agissent en fonction de leurs ressources, de leurs projets, de leurs intérêts. Enfin, au-delà des rôles assignés par leurs appartenances générationnelles et des stratégies qu'ils développent au service de leur réussite et de leur épanouissement, ils sont aussi des sujets réflexifs autonomes, personnellement engagés dans un « *travail de subjectivation* » pour s'approprier une culture et construire un libre-arbitre. C'est d'ailleurs parce que certains jeunes ont le sentiment que la culture scolaire les menace et les détruit qu'ils s'essayent à la violence. L'école leur est socialement étrangère et les engage dans un jeu où ils perdent à tous les coups, synonyme d'un processus sans fin de relégation.

Une approche dialogique pour conduire une analyse sociologique de la jeunesse semble donc particulièrement adaptée et pertinente. La mener à partir d'un seul des trois points de vue précédemment évoqués (individu social, individu rationnel, individu éthique) n'aurait inversement pas de sens, a fortiori concernant un public adolescent pour lequel le schéma de socialisation s'est profondément renouvelé et a cessé de fonctionner comme une instance unique qui produit des effets mécaniques. « *L'individu est le travail par lequel un acteur essaye de se constituer comme un sujet en empruntant aux divers registres de l'action dans lesquels il est enserré. C'est ce qui explique la réflexivité indispensable à la définition de tout individu puisqu'il n'y aurait pas de réflexivité possible chez un acteur enfermé dans une seule logique d'action* ». On aurait pourtant tort, sous prétexte de la diversité et de la complexité croissante des interactions de l'individu avec son environnement, de sous-estimer les influences socialisatrices qu'il subit immanquablement. Ce serait une erreur méthodologique majeure de considérer abstraitement l'individu dialogique, qu'il soit jeune ou adulte, comme un personnage fictif désincarné sans consistance objective, dont la valeur serait purement théorique et épistémologique.

L'approche dialogique nous oblige à reconsidérer différemment tout un ensemble de choix modernes d'appartenance et d'adhésion de l'individu, comme par exemple celui d'une jeune beurette des cités de se coiffer d'un foulard. Ou par extension celui de toute une génération de jeunes issus de l'immigration maghrébine ou africaine de perpétuer certains rites communautaires ou religieux. Des choix aujourd'hui banalisés dans les cités, dont nous ne pouvons plus saisir le sens avec notre seul prisme de militants associatifs bercés par les valeurs laïques de l'Education Populaire. Ou dit autrement, que nous ne pouvons plus appréhender seulement sous l'angle de la soumission à un modèle culturel et à une contrainte éducative exercée par les familles sur les adolescents, pas même dans le cadre d'un mécanisme freudien sublimatoire ...

La connaissance que nous avons du terrain et des publics, ajoutée au recul que nous autorise notre réflexion pédagogique, crée la possibilité d'une alternative. Porter le foulard quand on est jeune, représentant d'une minorité culturelle, en situation de précarité sociale et résidant d'une zone de relégation urbaine, doit s'analyser d'une façon globale comme un acte à la fois symbolique et concret posé par un sujet autonome, recourant à une stratégie de confrontation identitaire avec un environnement perçu comme inamical. Une stratégie mûrement réfléchie d'affiliation à un modèle culturel « marqué » sur le plan symbolique, qui permet de se distinguer d'un autre modèle culturel plus consensuel mais jugé oppressant, faisant objectivement obstacle à l'intégration. Sa finalité première n'est pas d'opposer deux types d'appartenances collectives dans un combat identitaire sans merci d'où ressortiraient nécessairement vainqueur et vaincu. Le combat est dialogique dans le sens où il ne vise qu'à faire reconnaître la cohabitation possible des deux appartenances dans un même principe de vie sociale et faire partager la conviction d'une cohérence plausible au-delà des divergences visibles.

Dialogique et universel : vous pouvez remplacer le foulard par la casquette et substituer un danseur de hip hop à la jeune fille rebeu sans que les données du problème changent. L'un et l'autre expriment un même besoin de reconnaissance, s'attachent tous les deux à faire valoir une vision du monde originale et délivrent leurs messages en usant pareillement d'un rapport instrumentalisé à la culture, qui exploite habilement la force des symboles identitaires. Foulard ou casquette, l'objectif de l'individu n'est pas d'assurer une quelconque prééminence d'un rite vestimentaire et au-delà d'un modèle culturel, mais bien d'optimiser ses chances d'intégration en tant que personne singulière porteuse d'une identité singulière. Une identité dont il revendique la visibilité dans l'espace social, comme le symbole d'une relation citoyenne normale avec la société à laquelle il se déclare appartenir sans réserve. Foulard et casquette participent d'une même volonté d'émancipation d'un individu composite qui dans sa construction identitaire fait le choix d'agrèger une diversité de symboles qui ensemble déterminent son unicité.

N'est-ce pas là le secret de cette génération, qui refuse de se sentir liée par des valeurs universelles sans jamais se délier d'une appartenance collective ? Il est faux de dire que la société individualiste, simple reflet et produit des forces du marché, discrédite les appartenances collectives. La société individualiste voudrait simplement les réduire à des stratégies d'acteur : l'individu choisit d'appartenir à un groupe, non pas parce qu'il partage un imaginaire commun et adhère à des buts collectifs, mais parce que le groupe conforte une stratégie personnelle de construction identitaire dont la finalité est toujours de satisfaire l'injonction moderne à être soi-même, heureux et épanoui ...

Cette irréductible dualité entre l'individu et le groupe, le droit à l'épanouissement et le devoir de solidarité, illustre bien la complexité du monde moderne et l'exigence de réflexivité qui s'impose aux acteurs. Paradoxalement, elle nous rappelle aussi une évidence : la figure sociologique de l'individu est une abstraction, l'individu réel est toujours « situé » socialement dans un contexte déterminé qui génère à l'infini des effets de différenciation. Tout sujet réflexif et critique qu'il soit, il élabore ses stratégies d'acteur en tenant compte de ce contexte, qui conditionne son libre-arbitre et oriente concrètement ses conduites. Pour mieux cerner les caractéristiques de l'individu dialogique, François Dubet utilise l'image d'un joueur d'échec qui cherche et expérimente indéfiniment les combinaisons qui vont lui permettre de surmonter une à une les épreuves de la vie. L'image est juste mais ne dit rien sur la nature et le niveau de ces épreuves, qui diffèrent considérablement selon les conditions et les positions sociales des acteurs concernés. Les jeunes particulièrement les franchiront d'autant plus facilement qu'ils disposeront des capitaux et des ressources nécessaires, de celles qui rendent certains « plus égaux » que les autres ...

Pour certains autres justement, la solution au problème posé d'un évident déficit de performances réside dans un rejet de l'épreuve imposée, dans un refus du franchissement de l'obstacle, « *comme leur dernière possibilité de se percevoir comme des individus et non comme des coupables ou des victimes privés d'action* ». Ils ne fuient pas la confrontation ni l'affrontement, bien au contraire, mais font le choix d'autres terrains et d'autres adversaires. « *Les manifestations lycéennes sont suivies de casseurs qui sont aussi des lycéens plus ou moins exclus, cassant la gueule de ceux dont la capacité de protester est en soi le signe de leur échec* ». En définitive, « *si le fait d'être un individu est une épreuve, celle-ci est toujours sociale* ». L'activité de l'individu est autonome mais les conditions de son activité, directement indexées sur les caractéristiques de son environnement, ne lui appartiennent pas.

Si on adhère à l'idée d'un individu dialogique et surtout à la nécessité de travailler à sa formation, on se doit particulièrement de bien identifier et recenser les obstacles qui se dressent sur le chemin de l'acteur et du formateur. François Dubet en repère à notre intention de deux sortes :

1. Le premier est un effet de domination exercé sur l'acteur dans chacun de ses registres d'action. Emporté par la force centrifuge de ses appartenances collectives, l'individu social peut être privé d'identité et de racines, « *son Moi est vide, soit stigmatisé, soit réduit aux contraintes et aux nécessités* ». L'individu rationnel peut être privé de ressources d'action et impuissant dans son rapport au monde, « *car pour jouer rationnellement, encore faut-il avoir des cartes et ne pas être emporté par la précarité* ». Enfin, l'individu éthique peut être privé de sa propre image, quand les industries culturelles qui construisent les représentations culturelles de l'individu dépossèdent le sujet d'un rapport à eux-mêmes, « *soit parce qu'ils ne peuvent s'y reconnaître, comme dans l'image de corps trop parfaits de la publicité, soit parce qu'ils s'y engouffrent par la consommation* ».
2. Le deuxième est l'emprise d'une figure de l'individu sur toutes les autres : l'individu peut « *se dissoudre dans une identité communautaire qui l'avale* », ou également « *se réduire à la rationalité du marché* » qui fait que son action n'en est pas une puisqu'elle n'est que « *le choix nécessaire des utilités disponibles* », ou enfin se perdre dans « *une recherche obstinée et introspective de soi qui le plonge dans un vide narcissique* ».

Ce sont ces risques et ces épreuves qui invitent à considérer l'individu comme un « travail » et donc à s'interroger sur les méthodes qui permettent de le saisir et de le construire ...